

LETTRE D'EXIL.

Est-ce que, ce mois-ci, des miens, et des meilleurs,
Quelq'un est mort, pendant que je regarde ailleurs ?
Est-ce que, par hasard, sur la colline verte,
Quelque tombe de mère ou d'enfant s'est ouverte ?
Ami, pourquoi me plaindre aujourd'hui plus qu'hier ?
Ai-je, sans le savoir, perdu quelqu'un de cher ?

Jadis j'eus des douleurs et je les ai pleurées ;
Les larmes du tombeau sont des larmes sacrées ;
Sur de profonds cercueils pleins de ciel étoilé,
Tous les pleurs que j'avais dans les yeux ont coulé.
Ce fut sombre.

Aujourd'hui qu'est-ce donc qui m'arrive,
Que ta pitié s'accroît ? Je suis sur cette rive ;
Après ? Et d'où te vient ce langage abattu ?
Tu m'écris : " O banni, comment les portes-tu,
Ces heures de l'exil qui doivent être lourdes ? "

Tout est bien. Je n'ai rien à dire aux âmes sourdes.
D'ailleurs, porté-je donc un si pesant fardeau ?
Le vent souffle sur l'homme et sur la goutte d'eau.
Laissons souffler le vent. Qu'importe ce que souffre
Mon atome, au hasard emporté dans le gouffre ?
D'autres ont plus souffert, qui valaient mieux que moi.
Tout est bien.

Vivre errant, rejeté, hors la loi,
L'ombre, l'isolement, l'ennui qu'on exagère,
Cette glace qu'on sent à la terre étrangère,
Tout cela ne vaut pas qu'on fronce le sourcil.
Crois-tu pas que je vais pleurnicher mon exil ?
Tu me dis : " Vous voilà dans la froide Angleterre. "
Et moi, je dis : Salut au vieux rivage austère !
À Londres où, quand Milton parle, Cromwell répond !
Tu reprends : " Comment sont ces étrangers ? "

Ils sont
Les étrangers. Ils ont leurs soucis, leurs colères,
Leurs intérêts, leurs mœurs ; ce sont des exemplaires
Du vieil homme Adam, l'un sur l'autre copiés.
Dieu mit sur tous les fronts l'azur, mais sous ses pieds
L'homme a fait de la terre une chose diverse.
La fraternité meurt au fleuve qu'on traverse ;
On passe un bras de mer, on enjambe un chemin,
On saute un mur, on est sorti du genre humain :
On devient l'étranger. Nous le sommes. La foule
Autour de nous va, vient, fait ses affaires, coule.
L'idée est peu comprise à son avènement ;
Elle monte un calvaire et marche lentement ;
Je ne vois pas pourquoi ces hommes seraient autres
Que ceux qu'a vus Socrate et qu'ont vus les apôtres.

O mes amis, proscrits qui m'entourez, restons
Comme les Thraséas et comme les Catons,
Sereins, et sachons prendre en patience l'homme.
Ceux-ci, d'ailleurs, n'ont rien que de tout simple, en

[somme.
Nous sommes les passants, ils sont les habitants.
D'Aristide jusqu'à nos jours, dans tous les temps,
Le proscrit pour la foule est une énigme obscure.
On ne nous crache pas encore à la figure ;
Donc ne nous plaignons point.

Tu me dis : " Dans ces lieux
Où nous te cherchons, toi, le songeur oublieux,
Que fais-tu ? "

Je vois Dieu.

Je suis l'homme des grèves ;

La nuit je fais des vers, le jour je fais des rêves.
Je lis les vieux lutteurs, Dante, Agrippa, Montluc.
Souvent, quand minuit sonne au clocher de Saint-Luc,
Je médite, menant dans les zones bénies
De soleils en soleils cent lignes infinies,
Reliant dans l'azur les constellations,
Architectures d'ombre et d'yeux et de rayons,
Frontons prodigieux des célestes Solimes.
Mon esprit, combinant ces triangles sublimes,
Fait, comme Orphée à Delphe et Jacob dans Endor,
Une géométrie avec les astres d'or.

Ainsi s'en vont mes jours. Assis au bord des ondès,
Je contemple la mer, dont les houles profondes
Ne s'arrêtent jamais, tumultueux troupeaux
Bondissant jour et nuit sans halte et sans repos ;
Et nous nous regardons, moi rêveur, elle énorme ;
Elle attend que je pleure et j'attends qu'elle dorme.

VICTOR HUGO.

LES TROIS SOUHAITS.

CONTE PROVENÇAL.

Nous disions donc, comme vous savez, que saint
Pierre et son divin Maître descendent quand il leur plaît
du paradis sur terre, pour voir comment vont les choses
en ce pauvre monde.

La fois dernière qu'ils descendirent, quand ils eurent
vu que tout allait à l'accoutumée, ils demandèrent à
nuit noire la retirée à un brave fustié qui leur fit
manger un morceau et boire un coup, et de si bon cœur
que le divin Maître lui dit :

— La paix de Dieu soit toujours avec vous, brave
homme ! Et pour merci de votre hospitalité, je veux
vous accorder de former trois souhaits. Vous les ferez
de votre mieux : cela vous regarde. Moi je les accom-
plirai. Ce que je promets, je le tiens, et tout ce que j'or-
donne se fait.

Saint Pierre s'approcha alors du fustié, et lui souffla à
l'oreille :

— Demande ton salut.

Et le fustié de répondre :

— Mon ami, je sais ce que j'ai à faire. Je deman-
derai ce que bon me fera plaisir.

Et là-dessus, il dit à Notre-Seigneur :

— Toujours jouer ! Jamais gagner !... Tenez, Mai-
tre, accordez-moi, si vous pouvez, de toujours gagner
quand je jouerai aux cartes.

— Je te l'accorde. Et d'un. À l'autre.

Saint Pierre s'approcha encore du fustié et lui souffla
à l'oreille :

— Malheureux ! Demande ton salut !

— Laissez-moi donc tranquille ! Est-ce que cela vous
regarde ? répliqua le fustié. Je sais demander ce qui
m'agré, vous êtes un vieux crampon.

Et puis, s'adressant à Notre-Seigneur :

— Maître, accordez-moi, si vous pouvez, que quicon-
que s'assoira sur mon plot s'y engluie et ne puisse
plus s'y désengluier sans ma permission. Je sais pour-
quoi...

— Je te l'accorde. Et de deux. Maintenant au
dernier.

Saint Pierre s'approcha à nouveau du fustié et lui
souffla à l'oreille :

— Misérable, tu n'en as plus qu'un ! Ton salut !
Demande-lui vite ton salut !